

Vercors

Le petit Louis

Souvenirs d'enfance

Paris, Le Touquet, Saint-Amand-Montrond



Établi et présenté par Alain Riffaud

Portaparole

Vercors
LE PETIT LOUIS
Souvenirs d'enfance
(132 pages)

texte établi et présenté
par Alain Riffaud

I venticinque
collection dirigée par Elisabetta Sibilio

Impression
Geca / Industrie Grafiche
San Giuliano Milanese (MI)

Mise en page
Maria Chiara Santoro

© Portaparole

7, rue Yvan Audouard
13200 Arles
Tél. +33 4 9091 3861
www.portaparole.it
info@portaparole.it

ISBN 978-88-97539-60-5

1^e édition février 2017

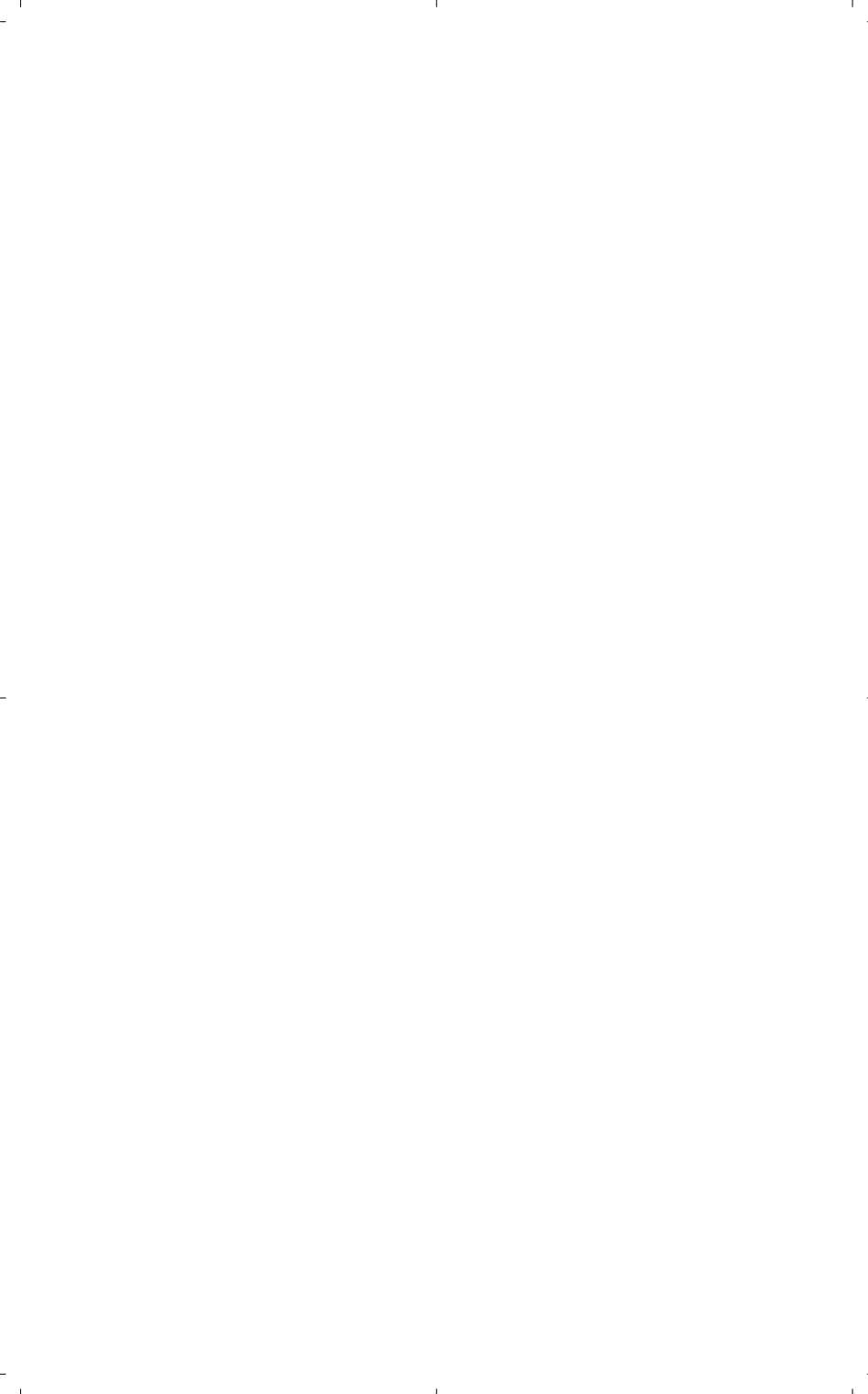
Jean Bruller, dit Vercors (1902-1991), fut d'abord dessinateur humoriste jusqu'en 1940, avant d'être connu comme l'auteur du célèbre récit clandestin *Le Silence de la mer*, publié en 1942, et comme le fondateur des Éditions de Minuit sous l'occupation allemande. Dans une œuvre riche et variée (nouvelles, romans, théâtre, essais), il affirme son engagement humaniste, en s'attachant à définir la qualité d'homme, comme dans son roman le plus connu, *Les Animaux dénaturés*.



Le petit Louis

Vercors, auteur de plusieurs récits autobiographiques, avait entrepris d'achever le tableau de sa vie en racontant son enfance. Mais le travail, resté dans ses tiroirs, ne fait que paraître aujourd'hui. Pour le plus grand plaisir du lecteur qui découvrira un récit original, adoptant le point de vue du « petit Louis ». L'enfant porte un regard à la fois naïf et sérieux sur le monde qui l'entoure. Son univers s'organise autour de trois lieux de mémoire : le quatorzième arrondissement de Paris où il habitait avec sa sœur et ses parents, Le Touquet-Paris-Plage où son père avait construit une villa pour l'été, et Saint-Amand-Montrond dans le Cher où il allait aux petites vacances.

Alain Riffaud a donné une anthologie des œuvres de Vercors, et révélé son grand œuvre dessiné, *La Danse des vivants*. Il a aussi publié sa biographie et plusieurs de ses ouvrages aux éditions Portaparole. Il est à l'origine du fonds Vercors déposé à la bibliothèque Doucet à Paris.



La chasse aux souvenirs

Alain Riffaud

C'est à soixante-quinze ans passés que Jean Bruller, l'écrivain et résistant connu sous le nom de Vercors (1902-1991), conçut le projet de raconter ses souvenirs d'enfance. Il poursuivait ainsi un travail autobiographique commencé en 1967 avec *La Bataille du silence*, continué dans les années 1980 avec *Cent Ans d'histoire de France*, et conclu avec un livre d'entretiens sur sa vie, paru juste avant sa mort.

Ses mémoires d'enfance restèrent à l'état de brouillons, sous forme de cinq manuscrits et d'un tapuscrit. Les feuilles laissées sur l'écrivoire livrent plusieurs versions des souvenirs, révélant ainsi la manière dont l'écrivain travaillait.

... ..

Vercors rédige ses mémoires avec les yeux et la voix de l'enfance. Ce point de vue particulier donne tout son charme au récit, en lui conservant une fraîcheur et un humour particuliers. Si Vercors avait mené à terme son projet, il aurait sans doute intégré d'autres souvenirs dans de nouveaux chapitres. Peut-être serait-il également revenu sur le décalage qui se produit dans le chapitre 9, où le narrateur devient nécessairement plus âgé et moins naïf pour établir la généalogie familiale.

Les souvenirs du petit Louis sont loin d'être anodins. Ils complètent la biographie de Vercors et dévoilent des thèmes récurrents dans son œuvre : la convocation de la conscience morale, l'exploration de l'âme humaine et du monde physique, la confrontation entre la nature de l'homme et celle de l'animal.

Tout le monde l'appelle le petit Louis. « Comment va le petit Louis ? Quel âge a le petit Louis ? ». En cette année 1907, il a cinq ans et demi. Et il est vrai qu'il est petit pour son âge. « Mais quel mignon ! », disent les amies de maman. Cela l'inquiète, d'ailleurs. Est-ce qu'il va être un nain ?

À la maison, heureusement, on ne dit pas « le petit Louis », on l'appelle « Bibi » comme il se nommait lui-même jadis étant bébé, le nom lui est resté. Mais on ne dit jamais « le petit Bibi », pas même sa sœur Mado qui pourtant ne manque aucune occasion de lui rappeler son droit d'aînesse (trois ans). Même des fois papa dit : « Louis ! » tout court (quand il est fâché).

Mais dehors, c'est toujours « le petit Louis » et la pire c'est la commandante Bloch. Tout juste le contraire de son gros commandant, qui n'est plus là (on ne sait pas où il est). Lui, il était si drôle quand il jouait de la trompette avec ses lèvres en tenant par la main Mado et le petit Louis pour aller à Robinson. Il faisait rire tout le monde et on s'amusait bien. Elle, elle est grande et maigre, tout en noir elle ressemble au corbeau du renard, et c'est chaque fois la même chose : « Tu ne grandiras donc jamais, mon petit Bibi ? » Et comme ça justement c'est son plus grand sujet

d'alarme, il la fuit quand elle vient sauf quand elle apporte de la confiture de marrons, qu'elle fait elle-même et qui est encore plus bonne qu'à la maison. Mais même ceux qui l'aiment le plus, le petit Louis, même oncle-Gaston et tante-Amélie, même leur fille Marceline qui va sur ses quatorze ans, ne peuvent pas s'empêcher de lui rappeler tout le temps qu'il est petit. À Mado ils disent : « Tu viens Mado ? », mais à lui : « Tu viens mon petit Louis ? » Ou bien : « Cherche-moi mes lunettes, Mado » ; mais : « Apporte-les moi, mon petit Louis ».

Pourtant, lui et sa sœur, oncle-Gaston et tante-Amélie les gâtent encore plus que papa et maman. Seulement ils ne sont pas toujours là, ils habitent ailleurs où il faut prendre le train pour y aller. Et puis, surtout, ce n'est pas eux qui ont acheté le petit Louis à la pouponnière, trois ans après y avoir acheté Mado, et ça c'est la grande différence. Néanmoins, quand on est chez eux c'est comme d'être à la maison, sauf que pas tout à fait, bien sûr, disons un cran au-dessous. N'empêche que quand papa veut emmener maman pendant les vacances de Pâques faire un voyage en Nitali (où est-ce ?) c'est une joie d'aller vivre — pourvu que pas pour toujours — dans la petite maison de Saint-Amand-Montrond.

L'oncle ou la tante viennent les prendre à Paris et l'on part en chemin de fer, dans un wagon haut sur pattes où les compartiments ont des banquettes de bois et, des deux côtés, une porte ouvrant sur la voie, de sorte que, si on voulait, en jouant à cache-cache on pourrait entrer par l'une et ressortir par l'autre. Le voyage est bien long, mais c'est intéressant : tout ce qu'on voit défiler par les fenêtres, les arrêts dans les gares, les gens dans le comparti-

ment qui vous sourient, vous parlent — et si seulement tante-Amélie ne disait pas : « Celle-ci c'est ma nièce Mado et celui-là c'est le petit Louis ». Pourquoi faire remarquer à tout le monde qu'il est petit ? Même que si on lui demande quel âge il a, elle répond : « Cinq ans », en oubliant « et demi », sûrement pour qu'il ait l'air un peu moins petit pour son âge.

Mais on arrive et juste après avoir traversé une rivière bordée de prés d'un vert extraordinaire — « Ça c'est le Cher », a dit tante-Amélie — on s'arrête dans une petite gare où vous attend l'oncle-Gaston, avec une voiture, un cheval et un cocher. Mais la voiture ne ressemble pas du tout à celles qui attendent à la gare d'Austerlitz, ni le cocher aux cochers de fiacre avec leur haut-de-forme en carton jaune ou noir. C'est plutôt une carriole et le cocher porte une casquette et une large blouse bleue. Il parle avec un si drôle d'accent qu'on le comprend à peine. La gare est loin de la ville. On retraverse le Cher, on pénètre enfin dans une rue où les maisons sont beaucoup plus basses que les maisons de Paris. Juste un étage et un grenier et le toit par-dessus. La maison de l'oncle-Gaston est au milieu de la grande rue. En bas c'est le magasin car il est marchand de cycles, derrière est la salle à manger qui sert aussi de salon, en haut les chambres et au-dessus le grenier. Tout cela étroit mais familial. Plus étroit qu'à Paris rue Charles-Divry mais, l'avantage, c'est que Mado a sa chambre personnelle et le petit Louis la sienne, et ça c'est vraiment chouette. Celle du petit Louis donne sur la rue. En face il y a un grand mur et, derrière, un bâtiment où on doit fabriquer des choses. Car ce qui réveille le matin, c'est le bruit d'un drôle de moteur qui a des hoquets. Il fait

dac-dac-dac, hoc-hoc, dac, hoc-hoc-hoc, dac-dac-dac, hoc et ainsi de suite ; et, quand le dac-dac se prolonge un peu longtemps, on ne peut pas s'empêcher de quêter le prochain hoc. C'est amusant mais un peu énervant.

La merveille, c'est le magasin. Ça sent le métal, le chat-terton, le caoutchouc et ça brille de partout : les bicyclettes bien sûr, mais aussi maints objets plus petits, pompes à vélo, pédales, timbres nickelés et des tas d'autres choses. Quand il est sage, le petit Louis a le droit de pomper un pneu, puis de le dépomper en pressant sur la valve, ffft... puis de le repomper et ainsi de suite. Quand le pneu redevient mou il fait vraiment pitié ; mais quand ensuite on le regonfle à bloc, le revoilà encore plus fort, encore plus musclé que le biceps du petit Louis, qui n'en est pas pourtant peu fier, de son biceps. On recommencerait bien pendant des heures si on ne finissait pas par en être essoufflé.

Dans la journée tante-Amélie garde le magasin et répond aux clients ; oncle-Gaston travaille dans l'atelier, de l'autre côté de la cour. Car il fait aussi des réparations, même des fois pour automobiles ce qui montre bien qu'il est à la pointe du progrès. Mais le petit Louis n'a pas le droit d'entrer dans l'atelier, où il y a une forge avec un grand soufflet. C'est un peu terrifiant car, quand on aperçoit du dehors cette lumière si rouge entourée de noir, ça ressemble à l'enfer de son livre d'images. Le petit Louis aura le droit d'entrer « quand il sera plus grand ». Mais le sera-t-il jamais ? Tout le temps à lui rappeler qu'il est trop petit.

L'oncle et la tante ne pouvant pas dans la journée s'occuper d'eux, c'est mademoiselle Aufrère qui vient les chercher, Mado et lui, pour les amener sur le Montrond. C'est une petite colline à l'orée de la ville, pas bien haute mais toute ronde en effet, avec un sentier qui grimpe en colimaçon parmi les arbres. Mademoiselle Aufrère doit sûrement être apparentée au marchand (des biscuits LEROY-LETRONE) en face du kiosque à musique, à l'enseigne de AUFRÈRE & ALASSEUR. Est-ce que c'est elle la sœur ? Mais ça la fait rire parce que, dit-elle, ça n'a pas de rapport vu que la sœur du frère n'est pas une dame mais un autre monsieur. Souvent il y a des choses difficiles à s'expliquer. Quel âge a mademoiselle Aufrère ? Elle est sûrement jeune puisqu'elle est demoiselle, pourtant elle a l'air aussi âgée que tante-Amélie, même plus. C'est très bizarre aussi mais c'est comme ça. Le petit Louis et Mado l'aiment énormément, parce qu'elle joue comme si elle avait leur âge, se cachant derrière les arbres ou cueillant avec eux des quantités de coucous, dont elle fait ensuite de petits bouquets ronds comme une pomme. Et ça, c'est vraiment chouette (c'est le mot préféré du petit Louis) parce que le soir dans la salle à manger on se battra avec Marceline à coups de bouquets comme si c'était des boules de neige. Une fois on a cru que ça tournait mal. Mado a reçu le bouquet de Marceline en pleine figure, elle est tombée entre la table et le mur, sur le dos, les bras en croix, et ne s'est pas relevée. Le petit Louis connaissait cela : elle jouait à faire la morte ; mais tante-Amélie qui cousait à côté a cru que c'était vrai ; elle s'est précipitée toute affolée en appelant « Mado, Mado ! » qui ne bougeait toujours pas et restait là, inerte. Jusqu'à

ce qu'enfin n'en pouvant plus la morte a pouffé de rire. Sur quoi elle a reçu une de ces paires de claques qu'on se rappelle dans sa vie. D'où hurlements, fuite, poursuite pour qu'elle ne se sauve pas jusque dans la rue, tout cela à l'étonnement de petit Louis car enfin on ne faisait que jouer, et tante-Amélie aurait dû rire aussi. Au lieu qu'il l'a vue d'abord devenir pâle comme une bougie, puis toute rouge quand Mado s'est redressée en riant. Qu'est-ce qui arrive aux grandes personnes ? On dirait qu'elles ne savent plus jouer.

Après le dîner on montait se coucher, Mado et lui, chacun avec sa bougie. Il fallait les protéger avec la main, sinon dans l'escalier un courant d'air aurait pu les éteindre, et ça c'était terrible. Dans le noir on n'osait plus ni monter ni descendre, pas tellement de peur de tomber, surtout de peur tout court, pour tout et pour rien, en imaginant tout et rien au moindre souffle, au moindre grincement. Aussi chacun était-il bien content d'arriver dans sa chambre. Et alors vite au lit. Dans le sien Mado avait le droit de lire encore un quart d'heure, dans l'autre le petit Louis, qui commence tout juste d'apprendre les lettres de l'alphabet, celui de s'amuser avec ses jouets. Après cela il fallait souffler la bougie. Puis s'endormir le plus vite possible en se mettant la tête sous les draps.

Alors il arrivait en rêve des choses peu banales. Par exemple on court sur une colline et, quand on arrive au bout, au lieu de descendre ou tomber, on vole tout droit. Au-dessus des arbres et même de l'église. C'est chouette parce que quand on ne dort pas ça ne peut pas arriver, et pourtant dans le rêve ça semble tout naturel. Un autre rêve est au contraire déconcertant et même un peu

terrible. On est tout seul sur le quai d'une gare, dans son petit manteau de ratine bleue. La voie est vide. Puis on entend enfin le train qui approche. Mais voici que ce n'est pas un train, que c'est sa sœur, que c'est Mado, dans la robe à carreaux qu'il connaît bien. Elle marche et à la fois elle roule sur les rails, en faisant « tch-tch » comme une locomotive. Mais l'effrayant, c'est qu'elle ne fait pas du tout semblant ; qu'elle ne joue pas ; qu'elle est réellement un train et avance les yeux fixes, absolument comme des lanternes. Elle passe ainsi le long du quai sans même le voir, elle passe sans ralentir et disparaît de l'autre côté, comme font les trains rapides qui ne s'arrêtent pas.

Et, au réveil, il reste au petit Louis un sentiment de terreur qu'il ne s'explique pas. Il se dispute souvent avec Mado (parce qu'étant la plus grande elle veut toujours commander). Alors quand elle se moque de lui parce qu'à tout instant il répète : « J'ai bien le droit ! », il lui souhaite les pires supplices, les pires calamités. Mais de l'avoir vue transformée en train, c'est pire que si elle était morte. Ce rêve le poursuivra longtemps.

Mais cette nuit-là ce n'est pas un rêve qu'il a fait, c'est tout à fait autre chose. Il devait être trois-quatre heures du matin quand il s'est réveillé brusquement. Est-ce parce qu'en dormant une idée lui est venue, claire comme le jour, éblouissante ? Une idée merveilleuse, toute simple et si évidente qu'il fallait tout de suite partager cette découverte. Heureusement la nuit n'était plus tout à fait noire, de sorte qu'il s'est levé sans avoir peur, a traversé sa chambre et le couloir en tâtonnant pour ne pas se cogner, puis est entré dans la chambre de ses oncle et tante qui ne ferment jamais leur porte afin d'entendre les enfants en cas de besoin.

Et sans faire de bruit il s'approche de leur lit, un lit si haut que même si on se hisse sur la pointe des pieds la tête arrive tout juste au niveau de l'édredon.

Et il souffle :

— Oncle-Gaston... tante-Amélie...

Ça ne les réveille pas. Alors il ose les appeler plus fort, jusqu'à ce qu'enfin il les sorte du sommeil. Et tout de suite tante-Amélie est affolée :

— Quoi, qu'est-ce que c'est ? C'est toi mon petit Louis ? À cette heure-ci, mais qu'est-ce qu'il y a, tu es malade ?

— Non, non... dit le petit Louis.

— Alors quoi ? Tu as peur tout seul dans ton lit ?

— Non, non... répète le petit Louis.

Oncle-Gaston écoute aussi. Un pli au milieu du front, il s'est soulevé sur un coude, troublé comme elle par cette apparition nocturne.

— Dis-moi vite, supplie tante-Amélie.

C'est elle maintenant qui a l'air d'avoir peur.

— Eh bien, je venais vous dire... vous dire, moi, vous savez, je grandis. Mais je grandis doucement.

Ayant ainsi parlé, il guette l'effet de sa révélation. Et il semble d'abord que l'oncle et la tante en soient médusés. Puis ils éclatent de rire, d'un si bon cœur que le petit Louis se met à rire avec eux ; heureux de les avoir, sur son avenir, si bien réjouis et rassurés. Ensuite il est invité à vite retourner se coucher. Et en se rendormant il ne se sent pas peu fier de la façon dont il a su résoudre, génie en herbe, cette grave et difficile énigme.



Le petit Louis ne s'est encore jamais demandé ce qu'il était exactement lui-même. Il est un petit garçon de cinq ans et demi, et voilà tout. Le « connais-toi toi-même » ne le tourmente en rien. La conscience de soi d'un petit d'homme se forme par la pratique.

Et la pratique, pour un enfant tout jeune, ce n'est guère autre chose que jouer. Et le jeu, c'est l'invention.

Conception graphique : Catia Caruso
En couverture : *Le petit Louis*, Vercors

2.7

ISBN 978-88-97539-60-5



9

15 euros